

DIDIER DUMAS

Penser la mort

conférence et discussion, IDEE-PSY, janvier 2005

Qu'elle place les théories de la construction de l'enfant octroient-elles à la mort ?

Alors que le sexe et la mort sont indissociables dans l'esprit humain, les théories psychanalytiques de la construction de l'enfant ne prennent pas en compte comment il intègre la mort, l'admet et la comprend. Ces théories ont marqué le vingtième siècle et nous marquent encore. Ce sont celles dans lesquelles nous avons tous plus ou moins fait notre analyse. Or elles contribuent à ce que, de nos jours, ce n'est plus la sexualité de l'enfant que l'on réprime, mais sa mystique. Ce que j'entends par « mystique de l'enfant » est sa façon naturelle d'évoluer dans un « univers mental de nature chamanique ». Lorsqu'un enfant parle aux esprits ou à son ange gardien, il le fait pour de vrai. On peut même aller jusqu'à dire que, bien que les religions aient été inventées par des adultes, elles n'en sont pas moins le produit de la psyché de l'enfant dans ces adultes.

J'ai moi-même été élevée par des gens qui se voulaient scientifiques, athées, freudiens, marxistes etc. Dans mon enfance, la religion était donc une chose archaïque qui avait disparu en 1789. Ce n'est lorsque Françoise Dolto a publié *L'Évangile au risque de la psychanalyse*¹ que j'ai commencé à prendre conscience de l'importance que pouvaient avoir les textes religieux dans la construction psychique de l'enfant. Je fréquentais alors l'École Freudienne de Paris. La publication de ce texte y a provoqué une espèce de « mini tsunami ». Et puis, un matin, j'ouvre le journal *Libération*, et voilà qu'un des pontes de cette école y expliquait les déboires et la dissolution l'École Freudienne, en en rendant responsable la vilaine catholique qui avait écrit ce texte scandaleux. Cela m'a fait me demander : « est-ce que les cliniciens qui se réfèrent au spirituel sont moins plus ou efficace que ceux qui se réfèrent au matérialisme ? » Sur la question de la mort, il est évident que les thérapeutes qui se réfèrent à un parcours spirituel ont une autre efficacité que ceux pour qui la mort est le terme de toute vie. L'absence de pensée sur la mort se retrouve aussi dans la façon dont meurent les psychanalystes. Par exemple, à l'enterrement de Françoise Dolto, plusieurs collègues sont venues me dire la même chose : « Ah ! C'est incroyable ! Elle nous fait du bien même en mourant ! » Ceci, parce qu'elle avait fait inscrire sur sa tombe : « N'ayez pas peur ! » Alors que Lacan, le grand théoricien du symbolique, est, lui, mort sous un faux nom et a été enterré en cachette, sans que ses disciples puissent lui dire au revoir. C'est à travers ce genre d'évènements que l'on découvre à quel point l'absence de réflexion sur la mort dans les milieux psychanalytiques peut y engendrer des choses assez délirantes.

Dans la construction de l'enfant, il en est de même. La théorie ne se demande pas ce qu'est la mort pour lui, ni comment il la comprend et l'intègre. L'ignorant, elle ne dénonce pas que la conception matérialiste de la mort est traumatique pour lui. Dire à un enfant : « Lorsqu'on meurt, il n'y a plus rien. On est mangé par les vers et c'est tout », peut engendrer une catastrophe dans sa tête. Cette question est l'une des choses qui a noué mon amitié avec Françoise Dolto. Cette amitié a été tardive car, comme j'ai commencé ma cure enfant, j'avais tendance à tenir à distance cette dame dont la générosité me semblait un peu pathogène. Mais, lorsque Jérôme Lindon qui a publié mon premier livre² m'a demandé : « Est-ce que quelqu'un peut vous préfacer ? », je lui ai répondu : « Françoise Dolto ou personne d'autre ». C'est ainsi que je l'ai vraiment connue, car elle m'a non seulement préfacé, mais elle m'a alors proposé son amitié. J'ai donc eu avec elle une relation de travail exceptionnelle car, en psychanalyse, on ne peut pas travailler vraiment en dehors d'une tranquillité amicale.

Sur la question de la mort, Françoise Dolto raconte dans ses écrits que, lorsqu'elle avait trois ans et qu'elle a découvert que ses parents avaient une peur bleue de la mort et ne croyaient pas à la survie de l'esprit, elle est alors devenue schizoïde pendant trois jours. Quand nous en avons parlé, elle m'a dit : « J'ai tout de suite eu envie de mourir pour savoir ». J'ai moi-même vécu, enfant, un évènement du même ordre : une maladie bizarre et incompréhensible au cours de laquelle j'ai failli mourir. Ce qui fait qu'à l'adolescence, lorsque j'ai repris ma cure avec l'analyste qui m'avait suivi enfant, ce n'était pas pour des questions sexuelles. J'y suis retourné parce que j'étais hanté par le désir de me tuer, et aujourd'hui, il me semble évident que, si l'un de mes cinq analystes m'avait dit : « Votre désir de mourir n'est rien d'autre que du désir de savoir », tout aurait été différent.

Le rôle des maladies et des deuils dans l'intégration de la mort

Un autre point d'ignorance de la théorie analytique est le rôle que jouent les maladies dans notre construction et notre évolution mentale. Bien qu'on y soit rarement attentif, chez l'enfant, elles en jouent un dans l'intégration de la mort. Ce qui est arrivé à Françoise arrive en effet à beaucoup d'enfants. Pour eux, les parents

¹ Éd Jean-Pierre Delarge, 1980, Seuil, coll. Points, 1983.

² *L'Ange et le Fantôme*, Minuit, 1985.

sont des dieux qui leur ont donné vie. Lorsqu'ils découvrent, tout d'un coup, que les parents ne savent pas ce qu'est la mort et sont terrorisés par elle, cela engendre un effondrement très violent de l'idéal qu'ils représentent. Or un enfant qui ne peut pas idéaliser ses parents ne peut plus grandir. Cette découverte engendre donc chez lui une dépression, mais comme les enfants n'ont pas de mots pour exprimer ce genre de choses, en général, celle-ci passe totalement inaperçue et se solde par une somatisation. L'enfant attrape la première maladie qui passe par là, la rougeole, la scarlatine ou la grippe, et la maladie renoue les liens affectifs avec ses parents qui le soignent et le dorlotent. Dans un monde où l'on ne sait ni penser ni expliquer la mort, c'est ainsi que l'enfant intègre qu'on la combat avec l'amour, et s'il est élevé dans une famille où on l'informe correctement de la sexualité, il comprend qu'elle se combat avec le sexe.

À l'âge adulte, les maladies continuent à jouer un certain rôle dans notre évolution mentale. À quoi servent-elles ? Ou plutôt, pourquoi l'incarnation est-elle quelque chose de dur et difficile ? Les maladies font partie des difficultés de l'incarnation. Mais, qu'elles que soient les difficultés que nous rencontrons dans la vie, c'est d'avoir à les résoudre qui nous rend intelligents. À ce niveau, les maladies servent le travail que nous venons faire en nous incarnant. Une des premières personnes qui me l'a fait comprendre était un client atteint du sida, qui en est mort, mais qui m'a dit un jour : « Si c'était à refaire, je choisirai mon sida ! » Cet homme estimait que sa maladie lui avait permis de faire un travail qui l'avait, d'une certaine façon, rendu humain. Ceci, il faut pouvoir l'entendre, car c'est souvent le rôle que peuvent avoir les maladies en cinquième saison.

Dans le taoïsme, la cinquième saison est l'époque où l'on commence à décroître et vieillir. Représentez-vous votre vie sur un cercle. Vous naissez en bas de ce cercle et, lorsque vous atteignez son sommet, vous arrivez au midi de votre vie, auquel succède la cinquième saison. Durant la première partie de votre vie, vous êtes en énergie montante dans votre corps, ce qui vous permet de ne pas trop penser à la mort, ou plutôt, c'est ce qui fait que la mort ne se pense pas de la même façon dans la première et la seconde partie d'une vie. Lorsqu'on atteint le midi de sa vie, c'est justement l'époque dont on dit, que les hommes y attrapent le « démon de midi ». C'est celle où l'on commence à porter des lunettes et où, se sentant vieillir, ils tombent amoureux d'une jeune fille pour se convaincre que leur virilité n'en est pas atteinte. Du côté des femmes, ce sont les angoisses liées à la ménopause, la peur de ne plus pouvoir procréer engendrant celle de n'être plus rien ou de ne plus intéresser les hommes. En fait, la cinquième saison est le moment où l'on découvre que son corps passe en énergie descendante et où, d'une certaine façon, l'on commence à mourir. À partir de là, soit on continue à s'identifier à son corps et ce sont les « cloches de la somatisation » qui se mettent à sonner et l'individu fait soit maladies sur maladies, soit il découvre qu'en effet, il descend dans son corps, mais qu'il continue à grandir dans ses structures mentales. Si vous considérez l'histoire des religions, vous découvrirez que c'est précisément l'âge où un certain nombre de grands libertins ont retourné leur veste pour devenir de grands religieux. Comme, par exemple, Ignace de Loyola, qui a passé la première partie de sa vie à faire la guerre et à partouzer et qui, à l'époque où sonne le démon de midi, a fondé l'ordre des jésuites.

Une des autres choses que les théories psychanalytiques ne prennent pas en compte est la façon dont l'être humain construit les représentations de sa propre mort en enterrant les gens qu'il aime, et plus particulièrement, ses grands-parents et ses parents. Ceci est souvent dramatiquement aggravé par notre médecine. Au niveau de ses pratiques, la médecine occidentale est, une médecine dans laquelle il est, d'une certaine façon, interdit de mourir. Comme elle bénéficie d'une technicité de pointe, elle a tendance à faire vivre arbitrairement les mourants, ce qui a pour danger d'empêcher les vivants de pouvoir leur dire au revoir. Je vous en donne un exemple : une cliente, dont la mère est hospitalisée, bourrée de tuyaux, se réveille en pleine nuit, à l'heure précise où sa mère est en train de mourir, avec une éruption de furoncles qui lui couvre tout le dos. Dans le domaine de la télépathie, les témoignages de personnes qui, étant à l'étranger, sont réveillés par un rêve parlant de la mort d'un proche parent et qui, téléphonant, apprennent que celui-ci est en effet mourant, sont assez fréquents. Voilà donc ce qui est arrivé à cette cliente : un phénomène de nature télépathique lui annonçant le départ de sa mère la réveille en pleine nuit, mais au lieu que cela puisse apparaître dans ses structures mentales, à travers un rêve, cela s'est traduit par une éruption de furoncles sur le dos. Cette femme a, comme le disent les cliniciens, « hystérisé » la perception inconsciente de la mort de sa mère. Toutefois, elle l'a fait sur le mode de la médicalisation à outrance dans laquelle celle-ci était prise en charge, c'est-à-dire dans un système de pensée où seul le soin existe et où l'on en oublie le besoin des vivants de pouvoir dire au revoir à ceux qui partent. Au lieu de traduire la perception inconsciente de la mort de sa mère dans un rêve ouvrant sur la pensée, cette femme l'a réceptionné dans ses structures somatiques, comme si elle n'avait pas d'autre droit que d'être elle-même un patient destiné à être soigné de cette mort.

Sur la clinique du mourant, je vous conseille de lire le livre d'Aude Zeller, *À l'épreuve de la vieillesse*, qui est publié chez Desclée de Brouwer. Aude Zeller est thérapeute. Elle y raconte les six ans d'agonie de sa mère, une matrone chrétienne qui s'effondre, délire et sombre dans le mutisme. Dans ce livre, Aude Zeller présente

tous les outils qui l'ont aidé à accompagner sa mère, dont entre autres, la psychophanie d'Anne-Marguerite Vexiau³, ce qui l'a amené à conclure que la maladie d'Alzheimer est, en fait, une préparation à la mort.

La structure transgénérationnelle de l'individu

Ce n'est qu'assez récemment, avec la reconnaissance des structures transgénérationnelles de l'esprit, que la psychanalyse contemporaine a découvert que les représentations de la mort se transmettent dans la succession des générations sous forme de ce qu'on y appelle un *fantôme*. Le concept de *fantôme* a été défini en 1975 par Nicolas Abraham comme un objet de l'inconscient transmissible d'inconscient à inconscient dans les relations de filiation. Or, dans notre culture où l'on a pris l'habitude de cacher la sexualité à l'enfant, sa construction sexuelle ne peut pas s'effectuer normalement, ce qui fait qu'à l'âge adulte, le désir sexuel est toujours plus ou moins fantomatique. C'est ce sur quoi nous travaillons dans les recherches du Jardin d'idées. Nous étudions comment le sexe et la mort se transmettent dans un monde où l'on n'en dit rien aux enfants. C'est-à-dire comment la structure transgénérationnelle de l'individu se constitue dans l'identification et est constituée de trois générations : les identifications à nous-mêmes, à ce que nous sommes et à nos idéaux, par exemple, à notre nom et au poids dont il peut être chargé, les identifications à nos parents qui sont celles à travers lesquelles nous intégrons la sexualité, et les identifications à nos grands-parents qui sont celles à travers lesquelles nous intégrons la mort.

Ces trois registres d'identification qui constituent la *structure transgénérationnelle de l'individu* correspondent à un cycle temporel qui est présent dans la plupart des cultures anciennes : le cycle de trois générations. C'est, en fait, ce cycle identificatoire que l'on retrouve dans la question que le sphinx pose à Œdipe : « Quel est l'animal qui le matin a quatre pattes, à midi en a deux et le soir, trois ? » Œdipe s'appelle « Pieds enflés ». Bébé, il a été pendu par les pieds par un papa fou qui s'appelle « Le gauche », et son grand-père s'appelle « Le boiteux ». Voilà pourquoi Œdipe trouve la réponse à la question du sphinx : celui-ci l'interroge sur une histoire de pieds qui lui parle de sa structure transgénérationnelle.

Ce cycle de trois générations se retrouve aussi dans la culture balinaise sous une forme assez intéressante. À Bali, comme chez nous, l'individu doit le respect à son père et son grand-père. Ce qu'il exprime à travers un certain nombre de comportements. En revanche, il ne doit aucun respect à son arrière-grand-père car on estime que l'arrière-petit-fils et l'arrière-grand-père ont le même âge. On dit qu'ils sont *kumpi*. Il n'y a qu'un seul mot pour les désigner tous deux. L'on considère qu'ils ont le même « âge spirituel », car l'arrière-petit-fils vient à peine de sortir du monde des dieux et que l'arrière-grand-père y a, lui, déjà un pied. De plus, si un arrière-petit-fils rencontre son arrière-grand-père, ce dernier doit s'adresser à lui comme s'il était son père. Non seulement les Balinais considèrent que la vie est réglée par un cycle de trois générations, mais que ce cycle se retourne au bout de trois générations.

Dans notre culture, ce cycle apparaît dans les premiers versets des Dix commandements. Ayant été élevé par des athées, je dois cette découverte à Françoise Dolto. Je vous disais que la publication de *L'Évangile au risque de la psychanalyse* a soulevé une tempête d'injures dans les rangs des analystes lacaniens. Le plus scandalisant dans ce genre de fanfaronnades guerrières est que le brouhaha d'insultes élimine les vraies questions. Ce qui me semble important dans le texte de Françoise est qu'il met le doigt sur une chose dont Freud n'a pas parlé : le rôle que joue, dans la construction mentale de l'enfant, la mythologie de la culture dans laquelle il s'incarne. Qu'on soit athée ou croyant n'y change rien. L'enfant se construit en premier avec ses parents, mais aussi en intégrant leur culture. Le fait d'avoir été élevé dans l'athéisme, comme je l'ai moi-même été, ne supprime pas qu'Adam, Ève et Jésus occupent une certaine place dans mes structures mentales. Voilà ce que ces analystes n'ont pas compris dans le texte de Françoise Dolto : son apport le plus important. Ceci, probablement parce qu'ils n'ont jamais analysé d'enfants. C'est donc dans cette optique et pour lui rendre hommage que j'ai écrit *La Bible et ses fantômes*⁴, où je montre que toute la mythologie de la Genèse est une illustration du cinquième verset des Dix commandements. Ce verset est celui où Dieu se présente, en disant qu'il est l'instance responsable du fait que les fautes des pères se transmettent trois ou quatre générations. Or ce que la Bible appelle « faute » n'est pas du tout ce qu'en ont fait les Chrétiens, en l'associant à la sexualité et en traduisant ce terme par « péché ». Les religions du Livre considèrent que le « péché originel » est commis par Eve quand elle séduit Adam, alors que le mot faute n'apparaît pas du tout à cet endroit. Il n'apparaît qu'avec Caïn lorsque celui-ci, incapable de parler à son frère, le tue. La faute est donc présentée dans la Genèse comme un « manque à parler ».

La Bible étant la voie du Verbe, ce que les Dix commandements appellent « la faute des pères » est leur incapacité à dire et expliquer la vérité de la vie aux enfants. C'est de ne pas être capable de leur transmettre le souffle et la parole que Dieu a transmis à Adam. La faute, c'est donc les secrets de famille. Et, si le texte dit que les fautes des pères se transmettent sur trois ou quatre générations, c'est en référence à la transmission du souffle divin qu'Adam a transmis à son troisième fils, Seth, mais qu'il n'a pas transmis à Caïn et Abel. L'histoire

³ Anne-Marguerite Vexiau, *Un clavier pour tout dire*, Desclée de Brouwer, 2002.

⁴ Éd. Desclée de Brouwer, 2001.

raconte en effet qu'Adam n'a pas conçu ses deux premiers fils dans le verbe et la parole. C'est ce qui fait de Caïn et Abel les deux premiers psychotiques de la planète, alors qu'avec Seth, Adam a compris son erreur, sa faute. Il le conçoit sur le mode où Dieu l'a lui-même conçu, comme il est dit dans son livret de famille, où Caïn et Abel ne sont même pas mentionnés. Je vous le lis :

Le jour où Dieu créa l'homme, il le fit à la ressemblance de Dieu, mâle et femelle, il les créa, il les bénit et les appela du nom d'homme du jour de leur création. Adam vécut cent trente ans, à la ressemblance et selon son image, il engendra un fils qu'il appela du nom de Seth. Après qu'Adam eut engendré Seth, ses jours durèrent huit cents ans et il engendra des fils et des filles⁵.

Dans ce texte, Caïn et Abel sont éliminés de la filiation divine qui transite par Adam, et si l'on regarde les derniers versets du chapitre précédent qui clôturent l'histoire de Caïn, ceux-ci éliminent aussi Caïn et Abel de la filiation dans laquelle Seth est le seul inscrit :

À Seth, lui aussi, naquit un fils qu'il appela du nom d'Enosh. On commença dès lors à invoquer Dieu sous le nom de Seigneur⁶.

Ces versets disent que, non seulement Adam a créé Seth à son image, comme Dieu l'a fait pour lui, mais que Seth a fait de même avec Enoch. Et, si c'est donc à partir d'Enoch que l'on commença à invoquer Dieu, c'est parce qu'il a fallu trois générations de pères transmettant correctement le souffle divin pour que puisse apparaître, dans la conscience humaine, le dieu père de l'homme, qui aussi celui des pères, des patriarches et de la paternité. Vous voyez ainsi que, dans la Genèse, la paternité est un processus qui implique trois générations, mais que la Bible ajoute un quatrième terme au cycle universel des trois générations qui est Dieu lui-même ou son souffle. Au début de la Genèse, c'est la transmission du souffle de Dieu à Adam, d'Adam à Seth et de Seth à Enoch. Alors qu'à la fin du texte, cette transmission est illustrée par la lignée de pères exemplaires que sont les patriarches. Abraham, Isaac et Jacob sont présentés comme une lignée de pères qui transmettent si bien le souffle divin qu'à la quatrième génération, ils engendrent un génie : Joseph, qui donne à l'Égypte la solidité de ses structures sociales. On retrouve ainsi dans la lignée d'Abraham les « trois ou quatre génération » du cinquième verset des Dix commandement, puisque les trois premiers, Abraham, Isaac et Jacob, sont enterrés dans le Tombeau des patriarches, alors que le quatrième, Joseph, est, lui, enterré en Égypte. Toutefois, lorsque la Bible parle de trois ou quatre générations, elle se réfère à la structure individuelle de l'individu, au fait que nous sommes mentalement constitués de trois générations, alors que, dans la condamnation de Caïn, la carence du souffle divin se transmet sur sept générations.

Après que Caïn a tué son frère, Dieu arrive et Caïn se rend compte que sa faute est impardonnable. Il lui dit :

« Ma faute est trop lourde à porter. Si tu me chasses aujourd'hui de l'étendue de ce sol, je serai caché à ta face, je serai errant et vagabond sur la terre, et quiconque me trouvera me tuera ». En réponse, Dieu lui met un signe sur la tête pour empêcher qu'il soit tué, en disant : « Eh bien ! Si l'on tue Caïn, il sera vengé sept fois ».

Dans la Bible, le chiffre Sept symbolise la mobilité terrestre, dans la mesure où il a fallu sept jours pour qu'Adam puisse reprendre à son compte la parole que Dieu lui a transmise, alors que le Dix symbolise le désir divin représenté dans les Dix commandements. Dans les traductions chrétiennes, ce passage du texte biblique reste incompréhensible, car les traducteurs n'ont pas saisi sa dimension transgénérationnelle. Or le texte présente ensuite la descendance de Caïn jusqu'à la septième génération où apparaît un enfant qui s'appelle Toubal-Caïn, et il montre qu'avec le retour du nom de l'ancêtre meurtrier, le père de cet enfant, Lamek, se met à délirer. Faisant une sorte de psychose puerpérale, il appelle ses femmes et leur dit :

« Femmes de Lamek, tendez l'oreille à mon dire ! Oui, j'ai tué un homme pour une blessure, un enfant pour une meurtrissure. Oui, Caïn sera vengé sept fois, mais Lamek soixante-dix-sept fois ».

Le texte montre ainsi que les fautes des pères, leurs défauts de parole, s'amplifient dramatiquement dans la succession des générations. Mais si, ici, le fantôme de Caïn resurgit à la septième génération, et non à la troisième ou quatrième, c'est parce que l'histoire de sa descendance, la façon dont le verbe s'y est perdu au profit de la barbarie, justifie ce qui va suivre : déluge. Traduit dans le registre de la clinique, cela veut dire que pour comprendre la structure de la personne, il faut considérer les trois générations qui la constituent, mais que pour comprendre ce qui lui est transmis par son histoire familiale, il faut poursuivre l'exploration de la quatrième à la septième génération. En ce sens, le travail sur son arbre généalogique consiste d'abord à comprendre sa propre structure identificatoire, pour ensuite comprendre celles avec lesquelles ses parents et ses grands-parents ont fonctionné. Ce qui fait sept générations. C'est ce sur quoi nous travaillons au Jardin d'idée.

Si le fantôme de Caïn resurgit à la septième génération, c'est aussi parce qu'il s'agit d'un fantôme qui n'est pas qu'individuel. Le meurtre du frère interdisant toute forme de civilisation, il s'agit d'un fantôme qui, en se propageant, met en péril l'ordre social. Or les fantômes sociaux sont beaucoup plus longs à dissoudre que ceux strictement familiaux. Je vous en donne un exemple : dans mon enfance, j'ai été un peu abîmé par un

⁵ Traduction œcuménique, Éd du Cerf, 1994.

⁶ *Op. Cit.*

déporté qui était le deuxième époux de ma mère. Comme beaucoup de ceux de ma génération, j'ai donc été fortement marqué par la Shoah juive. Je ne savais pas qu'une Shoah pouvait en cacher une autre. Or un jour, en vacances dans les Cévennes avec mes enfants et leur mère, nous visitons le Musée du désert : le musée de l'extermination protestante qui a décimé la région à l'époque de Louis IV. Je savais que j'étais d'origine protestante, mais je ne savais absolument rien d'autre. Je ne connaissais même pas l'existence du Musée du désert. Or à peine entré, voilà que je fonds en larmes : instantanément, je me suis retrouvé comme une vierge en plâtre, déversant des larmes, ni désagréables ni agréables, qui coulaient comme une nécessité absolue. Cela aduré quelques minutes, pour reprendre, avec une très vive émotion, devant une image de la tour de Constance, l'endroit où l'on enfermait les femmes. Le phénomène étant semblable à ceux, tout aussi bizarres, que j'ai appelé des « anges » dans la clinique analytique. Avec mes fils, nous sommes allé voir s'il y avait des Dumas sur la liste des Protestants exterminés. Il y en avait en effet beaucoup. Dumas est un nom très répandu dans la région. Je n'ai pas pu savoir s'il y avait parmi eux des gens de ma famille, car le tombeau Dumas date la révocation de l'édit de Nantes et l'on ne sait rien sur ceux qui sont morts avant. En revanche, dans la famille de ma grand-mère il y a bien une femme qui est morte dans la tour de Constance. Voilà ce que sont les fantômes sociaux. Ils ont une durée de vie beaucoup plus longue, car ils témoignent d'événements qui, ayant marqué un tel nombre de gens, ne permettent pas qu'on les oublie trop facilement.

L'intégration oedipienne de la mort

Avant d'aborder la clinique des ancêtres mal-morts, telle qu'elle se pratique dans le taoïsme, quelques mots encore sur la façon dont l'enfant intègre la mort. À ce niveau, il faut tout d'abord considérer que la mort n'a pas le même sens pour l'enfant et pour l'adulte. Pour l'adulte, vivre, c'est aller vers la mort, alors que pour l'enfant, vivre c'est émerger d'un lieu où l'on n'existait pas. Ce qui fait que, pour lui, mourir, c'est retourner d'où l'on vient. La mort ne s'appréhende donc pas chez l'enfant comme une réalité future. Tant qu'il n'a pas intégré le temps, elle s'appréhende comme une réalité passée.

L'intégration du temps et, plus précisément, la notion du futur s'acquièrent à l'âge oedipien, aux alentours de quatre ou cinq ans, qui est l'âge où les enfants demandent encore : « Dis, maman, c'est aujourd'hui demain ? » La psyché fœtale est hors temps et hors espace. En naissant, le bébé doit donc tout d'abord intégrer l'espace. C'est ce que la théorie appelle la différenciation du Moi et du non-Moi : la capacité de différencier son corps de celui de sa mère et de se considérer comme séparé d'elle. Ce qui prend pas mal de temps. Ensuite, il lui faut intégrer le temps dans les diverses dimensions à travers lesquelles nous l'appréhendons. La première de ces dimensions est sa dimension linéaire. Le bébé l'acquiert par la succession des jours et des nuits. En naissant, il n'est pas « réglé ». Il réveille ses parents toutes les trois heures. Et ce n'est qu'au bout d'un certain temps, en s'identifiant à eux, qu'il intègre leur rythme temporel et ne les réveille plus. Ensuite, l'enfant intègre la dimension cyclique du temps, qui est donnée par les saisons, les fêtes et les anniversaires, qui reviennent de façon cyclique. Et à l'âge oedipien, c'est l'intégration généalogique du temps qui intègre l'avant et l'après et installe l'enfant à l'avant de ses lignées.

Pour un enfant, comprendre l'avant, c'est se demander où il était avant de naître. C'est donc pouvoir se représenter ce que Freud a appelé la « scène primitive » et que j'ai moi-même appelé la « conception langagière de l'enfant ». Lorsque j'étais plus jeune, dans les séminaires de psychanalyse, on dissertait pour savoir si ce qui avait traumatisé le plus célèbre patient de Freud, l'homme au loup, était d'avoir assisté au coït de ses parents à cinq heures moins le quart. La scène primitive ce n'est pas du tout cela. C'est, bien sûr, pouvoir se représenter ses parents comme des individus sexués, mais c'est aussi l'activité langagière et mentale qui a abouti à sa conception. Je préfère donc parler de la « conception langagière de l'enfant », car lorsqu'on fait une psychanalyse et qu'on réfléchit sur comment nos parents nous ont marqués, ce n'est pas la façon dont ils ont coïté neuf mois avant notre naissance qui nous détermine, mais les fantasmes conscients ou inconscients, les paroles et les projets avec lesquels ils nous ont conçus et élevés. Ce que j'appelle la « conception langagière » de l'enfant correspond donc à l'ensemble des activités mentales conscientes et inconscientes, parlées ou non parlées, verbales ou fantasmatiques, qui ont permis à deux cellules de se rencontrer et à un être humain de s'incarner dans un corps

Cette dimension de sa conception, l'enfant la rencontre dans les propos de ses parents. Dans mes livres sur le père, j'explique cela à travers l'exemple de l'enfant qui entend ses parents parler de leur voyage de nocé. L'enfant demande : « J'étais où à Venise ? ». Son père lui répond : « Tu n'étais pas là ! » « Mais j'étais où, si j'étais pas là ? » « Tu n'étais pas né, tu n'étais nulle part ». À cette réponse, l'enfant devient blême et suffoque. Il est au bord de la crise, mais cela s'arrête instantanément et se transforme en un radieux sourire, lorsque son père s'en aperçoit et lui dit : « Tu n'étais pas là dans ton corps, mais on t'attendait. Tu étais déjà dans notre cœur. On ne savait pas si tu serais une fille ou un garçon, mais on t'attendait ». Tous les parents savent que lorsqu'on parle à un enfant de comment on l'a désiré, quelque chose d'important se passe pour lui, mais la théorie psychanalytique ne s'y est pas attardée. En fait, bien que le vécu fœtal soit déjà refoulé, l'enfant a une mémoire de cette époque qui correspond à ce que Françoise Dolto a appelé son « image inconsciente du corps ». Cette

mémoire est de nature inconsciente ou cellulaire. Elle permet néanmoins à l'enfant de se représenter sa gestation comme une période de son vécu où il était là sans être là. C'est donc cette mémoire corporelle qui lui permet de ressentir et de comprendre qu'exister dans le désir de ses parents est, en quelque sorte, plus important que d'exister dans un corps. Mais c'est aussi ce qui lui permet de concevoir la mort comme quelque chose d'acceptable. Curieusement, pour le petit enfant, le désir et l'amour de ses parents sont plus importants que son corps. Cela parce qu'à cet âge, il a tendance à considérer son corps comme la propriété de sa mère et que, s'il se retrouvait seul sur une île déserte, il ne pourrait plus vivre. Sans la moindre relation affective, l'être humain n'est pas viable. C'est ce qui explique que, pour l'enfant, il est beaucoup plus important d'exister dans le désir de ses parents que d'exister dans un corps.

La mort, ai-je dit, est pour l'enfant un lieu d'où il vient, et non celui où il va. C'est donc, en se représentant cette « mort antérieure », où ses parents l'attendaient et où il était là sans être là, qu'il construit les représentations du futur. Or, s'il dispose d'une mémoire fœtale qui lui permet de ressentir ce que signifie « être là sans être là », il n'a pas contre aucune mémoire personnelle qui lui permette de se représenter comment étaient ses parents lorsqu'ils l'ont conçu. Se les représenter à cette époque lui demande donc un travail imaginaire et créatif particulier qui est ce que Freud a appelé la « scène primitive ». C'est avec ce travail d'imagination créative que l'enfant construit les représentations de son propre futur et fait, comme on dit, son oedipe. La petite fille dit alors à sa mère « Quand je serais une grande maman et que tu seras une petite fille, je te promènerai dans la poussette et j'épouserai papa ».

Voilà grosso modo comment l'enfant intègre la mort et comment l'oedipe construit les représentations de l'Au-delà qui, beaucoup plus tard, le jour de sa mort, l'aideront à partir. Si nous n'avons constitué aucune représentation de notre mort, il nous est impossible de mourir normalement. Il n'existe en effet aucune action à laquelle un être humain puisse s'adonner s'il ne dispose pas d'un système de représentations qui le lui permette. À ce niveau, il en est de même pour la sexualité et pour la mort. Or dans notre société, la mort est taboue, au sens où elle est imparlable. On n'en parle pas plus à l'enfant qu'entre adultes. On oublie, du même coup, que ce qui est hors mots devient impensable, et cela fait qu'il est de plus en plus difficile de mourir. En ce qui me concerne, c'est ce que j'ai compris en cinquième saison. Il m'est soudainement devenu indispensable de travailler sur la mort et l'Au-delà, car autrement je ne savais plus du tout où j'allais, et pour pouvoir avancer, j'ai besoin, comme tout le monde, de savoir où je vais.

Dans un monde où les mourants ne savent pas où ils vont et sont entourés de gens qui, pour la plupart, pensent qu'après il n'y a plus rien, mourir est d'autant plus terrorisant qu'on ne peut rien en dire. C'est dans un tel contexte socioculturel que la maladie d'Alzheimer peut tenir lieu de préparation à la mort. Que produit cette maladie ? Elle permet de régresser à l'âge où les représentations de l'Au-delà se sont construites. Lorsque l'enfance oedipienne a permis de les construire, cette régresse permet de redevenir un petit enfant et l'on s'y installe. Ayant ainsi réintégré la psyché d'un enfant de cinq ans, on pense à ses parents qui sont déjà morts, et c'est alors l'envie de les rejoindre qui permet de mourir plus facilement. Si, par contre, à l'âge oedipien, une éducation un peu trop matérialiste a brisé toute possibilité de se représenter un au-delà à la mort, il est encore possible de régresser un peu plus, de redevenir un nourrisson ou un fœtus. Et, comme les nourrissons et les fœtus n'ont pas peur de la mort, en réintégrant cette psyché originelle, la peur de la mort disparaît et l'on trouve le moyen de mourir tranquille.

La thérapie des ancêtres mal-morts dans le taoïsme

Dans le taoïsme, la clinique des ancêtres mal-morts est une sorte de psychanalyse des défunts qui, pour une raison ou une autre, sont restés accrochés aux vivants dans un statut de fantôme. Les taoïstes ont non seulement inventé l'acupuncture mais une alchimie sexuelle très intéressante. Le regard qu'ils ont porté sur l'être humain et le corps et en cela exceptionnel. Dans le registre sexuel par exemple, le taoïsme a un point de vue exactement inverse à celui qu'ont développé nos religions. Chez nous, les religions ont voulu restreindre la sexualité à la reproduction. Elles n'ont mis l'accent que sur ce versant de la sexualité. La religion catholique en est arrivé à essayer de faire croire aux gens qu'il était possible de faire des enfants sans y prendre de plaisir. Les taoïstes ont un point de vue radicalement différent. Le *Su Nü King* qui est un livre sur l'art du coït et de l'union des souffles sexuels est associé aux livres de médecine, car les taoïstes considèrent que la sexualité repousse toutes les maladies et qu'on doit donc la cultiver comme le premier des remèdes.

Dans le taoïsme, on dit que le sage est en permanence capable de faire son « voyage de retour ». Ce qui veut dire qu'il est en permanence capable de refaire tout le parcours de sa vie, en en ayant nettoyé tous les traumatismes. Or, comme je l'explique dans mon dernier livre⁷, dans la sexualité nous faisons naturellement ce voyage de retour : quand on tombe amoureux, on retrouve les affects de l'enfant œdipien. Sitôt qu'on se touche, on retrouve sa psyché du bébé, et dans l'orgasme, on retrouve le mystère des énergies fœtales. Au niveau des

⁷ *Et si nous n'avions toujours rien compris à la sexualité ?*, Ed. Albin Michel, 2004.

souffles sexuels, cela se matérialise dans le fait que les énergies corporelles se mettent à circuler en sens inverse. Normalement, elles montent dans le yin et descendent le yang. Dans la sexualité, elles descendent dans le yin et remontent dans le yang en tournant, comme si on remontait le temps. C'est ce que les taoïstes appellent la « petite révolution céleste ». La sexualité a donc une place importante dans leurs pratiques spirituelles, car le fait d'être capable à tout instant de faire son voyage de retour est ce qui permet au sage de bien mourir. L'homme normal, dit-on, né à un endroit et meurt à un autre, ce qui fait qu'une fois mort, il risque de se retrouver perdu. Alors que le sage qui effectue son voyage de retour est capable de mourir à l'endroit où il est né, ce qui lui permet de retrouver aisément le chemin de la Grande Lumière d'où il est issu.

La façon dont les taoïstes conçoivent l'immortalité est aussi assez différente de celle des religions bibliques, pour qui la résurrection est suspendue au Jugement dernier. Dans le taoïsme, pour prétendre à l'immortalité, il faut tout d'abord avoir accompli sa vie jusqu'à son terme. Car ce qui destine l'individu à devenir un revenant est de ne pas avoir pu finir ce qu'il avait à faire sur terre. Mourir à la fin de sa vie signifie qu'on a été capable de l'entretenir jusqu'au bout, ce qui implique déjà un certain travail, alors que si l'on meurt avant terme, on risque de devenir un fantôme qui s'éternisera sur terre dans l'espoir de terminer ce que sa mort lui a empêché d'accomplir. Dans cette optique, les revenants sont des individus qui, n'ayant pas pu rejoindre la Grande Lumière, errent dans la psyché terrestre. Le travail des Maîtres aux pieds nus, les prêtres ou les chamans taoïstes, consiste à les contacter pour leur permettre d'en retrouver le chemin. D'une façon générale, toutes les formes de chamanismes et de mystiques considèrent que nous sommes issus d'un monde superlumineux que nous devons rejoindre à la mort. Lorsque je parle de « superlumineux », je ne me réfère pas à un concept mystique, mais à la mécanique quantique et aux travaux de Régis Duthéil dont je vous conseille les livres⁸. J'ai eu la chance de travailler avec lui dans des recherches sur les N.D.E. (*near death experience*) ou E.M.I. (expérience de mort imminente), c'est-à-dire les témoignages de ce qu'ont vécu un certain nombre de gens au cours de comas profonds. Régis Duthéil considère que l'esprit est constitué de particules supra lumineuses, qui vont plus vite que la vitesse de la lumière et qui ne sont donc pas perceptibles dans l'univers matériel. Pour les mystiques et les chamans, nous sommes issus d'un univers semblable, la Grande Lumière, et à la mort, il s'agit d'y retourner. La mort elle-même est un processus assez long. Le corps met un certain temps à mourir. Tous les organes ne meurent pas en même temps, sinon on ne pourrait pas faire de prise d'orgasmes, pardon d'organes. (Rires.)

Ce lapsus est intéressant, car l'une des choses que l'on ne dit jamais à propos de la mort est que, pour ceux qui meurent bien, la mort est un grand orgasme. Mourir peut être quelque chose d'étonnement délicieux, comme en témoignent les personnes qui ont fait une N.D.E. ou comme le savaient les Grecs qui, lorsqu'ils se suicidaient, le faisaient au chaud, dans une baignoire, et en s'ouvrant les veines. Tant qu'on se bat pour rester en vie dans son corps, la mort est douloureuse, mais sitôt qu'on lâche prise, qu'on accepte de passer de l'autre côté, on ne souffre plus.

Dans la Chine Ancienne, un ancêtre mal-mort est un défunt qui, pour une raison ou pour une autre, n'a pas fini ce qu'il avait à faire sur terre, et qui, pour cette raison, est resté coincé dans la psyché planétaire. La psychanalyse considère l'esprit comme une instance individuelle, ce qui est insuffisant, comme le soutiennent les thérapeutes qui parlent de psyché générationnelle ou transpersonnelle. En réalité, il y a n'a qu'une petite partie de l'esprit qui est individuelle. L'esprit est tout d'abord collectif, car nous sommes faits pour vivre en collectivité. L'âme chinoise, comporte donc une partie collective et une partie individuelle. Sa partie individuelle est, elle-même, constituée de deux entités, l'une qui, à la mort, retourne au Ciel et l'autre qui retourne à la Terre. C'est cette partie terrestre de l'âme qui, si elle ne retourne pas à la terre, permet aux défunts de rester accrochés aux vivants au lieu de rejoindre la Grande lumière. Il faut toutefois considérer que si les morts peuvent ainsi s'accrocher aux vivants, ces derniers en sont autant responsables que les défunts. Comment se constitue, par exemple, un « fantôme d'enfant mort » qui est l'un des plus fréquents dans les troubles psychotiques de l'enfant ? Lorsqu'une mère perd son bébé, elle commence souvent par maudire Dieu. Si elle ne reconnaît pas à l'enfant le droit de partir pour retourner d'où il vient, qu'elle n'assume pas un travail de deuil, elle le garde imaginairement avec elle et l'âme du bébé reste collée à elle. À ce niveau, Nicolas Abraham et les traditions anciennes disent exactement la même chose : que les morts n'ont pas d'énergie propre et qu'ils ne peuvent donc rester parmi nous qu'en utilisant la nôtre. Donner de l'énergie aux morts n'est pas forcément dangereux. Nous en donnons aux enfants, mais si cela se transmet d'une génération à l'autre, en se reproduisant, on risque d'être parasité par une grappe de défunts qui vous pompent toute votre d'énergie.

Dans la Chine Ancienne, lorsqu'on s'apercevait qu'un de ses ancêtres n'avait pas rejoint la Grande Lumière, on consultait un Maître aux pieds nus. Les Maîtres aux pieds nus sont des chamans, des prêtres capables de faire appel aux esprits du Ciel, mais aussi de contraindre ceux de la Terre à leur obéir. Les esprits du

⁸ Régis et Brigitte Duthéil, *L'homme superlumineux et La médecine superlumineuse*, Ed. Sand, 1990 et 1992.

Ciel étant à notre service. Il suffit de savoir se connecter à eux. Par contre, pour contacter les esprits de la Terre, qui sont aussi bien les démons que les morts en errance, il faut un certain métier. Lorsqu'on consulte un Maître aux pieds nus, toute la famille se déplace, car celui-ci utilise la médiumnité des adolescents vierges pour permettre au défunt de s'exprimer par leur bouche. La médiumnité est due à l'*activité mentale originelle*. Cette activité mentale joue un rôle important dans la construction psychique puisqu'elle est à l'œuvre dans l'identification. C'est sa nature télépathique ou empathique qui permet à l'enfant de dupliquer inconsciemment la langue de ses parents et de se mettre à la parler sans avoir eu besoin de l'apprendre. Cette télépathie perdue jusque vers sept ans, pour s'estomper ou disparaître peu à peu dans l'inconscient. Mais, comme à l'adolescence, on retrouve la sexualité telle qu'on l'a comprise à l'âge œdipien, tant que les adolescents sont vierges, ils retrouvent leur télépathie œdipienne. D'ailleurs, à cet âge, ils consultent assez souvent pour des rêves de prémonitions qui les angoissent. Dans le taoïsme, le Maître aux pieds nus utilise donc leur médiumnité pour permettre à l'ancêtre mal-mort de s'exprimer. Sachant ainsi ce qu'il faut faire pour lui permettre de partir en paix, les siens l'accomplissent et l'engagent à rejoindre la Grande Lumière d'où il leur enverra obligatoirement des énergies positives.

Dans toutes les traditions chamaniques ou mystiques qui pratiquent ce genre de thérapie *post-mortem*, l'on considère en effet qu'après que le mort ait rejoint la Grande Lumière, il ne continue non seulement plus à vivre au semblant, en pompant l'énergie de ses descendants, mais que, devenant un ancêtre bienveillant, il leur adresse des pensées et des énergies vivifiantes. C'est là quelque chose que j'ai moi-même éprouvé à l'enterrement de ma mère. J'en remercie le taoïsme et les chamans qui me l'ont appris, car il n'existait plus aucune tradition dans ma famille, comme c'est souvent le cas de ceux qui se veulent athées. Enfant, je n'ai jamais assisté à aucun enterrement. Alors que le tombeau familial de ma mère est dans un village où j'ai passé toute mon enfance, je ne l'ai découvert qu'à sa mort. Je me suis donc retrouvé dans ce cimetière où je n'avais jamais mis les pieds, avec mon frère, mes sœurs, les gens du village et les officiants. L'un d'eux a proposé une minute de silence et celle-ci passée, ils s'appêtaient à la descendre sous terre. Je me suis dit : ce n'est pas possible d'expédier un enterrement ainsi. Je me suis donc approché, j'ai posé la main à la hauteur de sa tête, et j'ai commencé par la remercier. L'histoire de ma famille est assez compliquée. Elle est porteuse de beaucoup de souffrance. Je l'ai donc remercié pour deux choses. Tout d'abord, le fait qu'elle n'a jamais considéré ses enfants comme des poupées. Lorsqu'on a eu une mère qui vous a considéré, bébé, comme une personne et non comme sa chose, cela met en place, pour le futur, une énergie très importante qui permet d'affronter les difficultés de la vie. Et, dans une famille bourrée de drames et de fantômes, c'est important. Je l'ai donc remerciée de nous avoir donné cette énergie, ensuite de quoi je l'ai remerciée de nous avoir transmis l'amour de la sexualité. À savoir que ma mère a déchiré toutes les lettres de la sienne dont elle avait honte, car ma grand-mère a dilapidé sa fortune avec des gigolos. De cela, je l'avais déjà soigné de son vivant, en lui disant : « Arrête de broyer du noir à propos de ta mère. Je te garantis, moi qui suis psychanalyste et qui a longuement travaillé cette question, qu'il est beaucoup plus agréable, dans ses transmissions familiales, d'avoir une grand-mère libertine qu'une grand-mère frigide comme la plupart des autres ». Lui ayant donc déjà réparé l'image de sa mère, je l'ai remercié de nous avoir transmis sa vitalité sexuelle et, comme le chamanisme me l'a appris, je l'ai engagé à rejoindre la Lumière pour y retrouver ceux qu'elle a aimés. Avec mon frère et mes sœurs, le reste de la journée a été particulièrement agréable. Mais ce qui m'a tout de même surpris, le lendemain lorsque j'étais de retour à Paris, est que mes sœurs m'ont toutes deux téléphoné pour me demander : « Mais Didier, est-ce normal de se sentir aussi bien quand on enterre sa mère ? » Oui, c'est normal : quand les morts partent dans la Lumière, on reçoit en retour une énergie qui, si l'on y est attentif, est assez fabuleuse. C'est ce qu'ont ressenti mes sœurs qui croyaient qu'en enterrant leur mère, elles auraient dû, comme le veut notre tradition, gémir et se tordre d'hystérie.

Discussion

Q : – Même si la personne à très peur, elle va tout de même dans la Grande Lumière ? Comment aider quelqu'un qui a très peur et qui ne veut pas lâcher ?

– Le vrai problème est que, dans notre monde, nous ne savons plus parler de la mort avec ceux qui partent. Nous manquons de mots. Nos habitudes culturelles les ont détruits. On le voit dans les associations qui prennent en charge les mourants. On y apprend à être présent, à savoir les masser, les écouter, mais la peur du prosélytisme religieux fait qu'on s'interdit de leur parler de l'Au-delà. Alors que lorsqu'on se sent partant, l'important est de savoir où l'on va, et donc, pour ceux qui s'en occupent, d'être au moins capable de demander aux mourants ce qu'ils en pensent. Est-il possible, à l'heure actuelle, de dire dans un hôpital que la mort peut être quelque chose d'étonnamment agréable sans passer pour un fou ? Non, dans ce domaine, tout reste à faire, et le fait que les thérapeutes n'en disent rien ne facilite pas la tâche. Un des clients qui m'a aidé à prendre en main cette question était un homme assez âgé qui avait déjà fait vingt-cinq ans de psychanalyse et qui continuait à souffrir d'angoisse de mort assez violentes. Le travail qu'il a fait avec moi l'a certes aidé, mais ce qui lui a tenu

lieu de préparation à la mort est l'initiation au chamanisme que nous proposons au Jardin d'idées. Dans ces stages, il a trouvé des amis avec qui en parler. Cela lui a permis de partir tranquillement, et c'est aussi ce qui m'a amené à organiser des week-ends de travail sur la clinique des ancêtres mal-morts. Les recherches transgénérationnelles y sont très actives. Or lorsqu'on travaille sur sa généalogie, on découvre un certain nombre d'ancêtres mal-morts. Ces stages servent à les contacter et à les envoyer dans la Lumière à partir d'un protocole adapté notre culture.

Q : – *En reprenant les deux civilisations, peut-on considérer, avec l'événement dramatique (le tsunami) qui s'est produit, que les Asiatiques auront plus de facilité à enterrer leurs morts que nous ?*

– Les Asiatiques n'ont en effet pas les mêmes problèmes que nous avec la mort. Leurs traditions sont différentes. Chez eux, les crémations sont des fêtes. Ils savent donc mieux que nous s'occuper de leurs morts, mais ils n'ont pas plus de facilité pour enterrer leurs traumatismes.

– *Le trauma c'est un travail.*

– Pour dissoudre un traumatisme, il faut pouvoir lui donner du sens. En disant que cela vient de ce que la Terre se fâche car les hommes l'abîment, c'est ce que font les Indiens d'Amérique. Les médias ont, eux, permis un mouvement de solidarité mondiale. Ce qui est intéressant, car à l'heure actuelle, la mondialisation est surtout celle de l'argent et que cet événement montre qu'un autre type de mondialisation est possible.

Q : – *En psychothérapie, quand on a quelqu'un qui est confronté à un ancêtre mal-mort, est-ce qu'on peut travailler sur cet ancêtre mal-mort sans que la personne le sache parce que ce n'est pas évident de transmettre ces notions dont vous parlez à des gens qui n'en ont jamais entendu parler ?*

– Quelle personne, une personne de sa famille ?

– *Non, quand on est psychothérapeute et qu'on découvre au cours d'une psychothérapie qu'il y a un ancêtre mal mort auprès de cette personne, est-ce qu'on peut faire le travail pour elle ?*

– Je ne m'autoriserai jamais à cela.

– *Donc il faut que ce soit elle. C'est quelque chose qui n'est pas toujours bien perçu, bien connu.*

– On peut aider quelqu'un à s'occuper des morts de sa famille mais, à mon sens, on ne doit pas le faire à sa place. À ce niveau, le chamanisme a une éthique assez pointue : on s'y interdit de vouloir le bien de quelqu'un, mort ou vivant, qui ne vous l'a pas demandé. Aider quelqu'un qui ne le demande pas revient à le manipuler, ce qui ne peut en aucun cas l'aider à grandir et à assumer son propre pouvoir. Par contre, s'il le demande, on peut l'aider, mais on ne peut pas le faire sans lui. De la même façon, on ne se permet jamais, dans le chamanisme, de jouer au voyant avec quelqu'un qui ne l'a pas demandé. C'est très important de maintenir une telle éthique car, autrement, c'est vous qui risquez de vous mettre en danger.

Q : – *Considérez-vous que dans notre civilisation l'inconscient collectif... Plutôt dans votre expérience, l'expérience de ceux que vous conduisez, que vous amenez à cette découverte, est-ce que vous rencontrez des difficultés pour réveiller en nous un peu cet inconscient collectif dans lequel on devrait avoir une part de chaman ?*

– La clinique étant déterminée par les besoins des clients et nos capacités à les accompagner, il me semble qu'à ce niveau, les difficultés que l'on rencontre sont plus théoriques que cliniques. Les thérapeutes vivent en vase clos dans leurs « chapelles », ce qui fait par exemple que les freudiens ne se rendent même pas compte que le concept de Sur-moi est le produit du travail que Freud a fait avec Jung avant leur rupture. Au niveau de leurs histoires personnelles, leur incapacité à s'entendre vient, à mon sens, de ce que Jung était marqué par la mort de son frère aîné, alors que Freud a, lui, toute sa vie, été hanté par la mort de son frère puîné. C'est ce que j'ai montré dans mon second livre⁹, que les méandres de l'élaboration freudienne et la théorie qui en ressort sont le produit de cette hantise qui est à l'origine du cancer de Freud. En ce qui concerne la théorie, la question qu'a rencontrée Freud avec l'inconscient collectif de Jung est qu'il avait conceptualisé l'inconscient individuel en l'opposant au conscient. Pour pouvoir reprendre à son compte l'inconscient collectif, il lui fallait tout d'abord définir le conscient collectif. C'est ce que Freud a essayé de faire en écrivant *Psychologie collective et analyse du moi*¹⁰, mais il estimait qu'il n'y était pas arrivé, puisque dans une lettre à Ferenczi, il lui écrit que ce texte « frise la banalité ». À mon sens, ce que Freud n'a pas plus saisi que Jung est que la psyché collective se construit en reprenant celle de l'enfant de moins de trois ans. Jusque vers trois ans, avant la formulation des phrases, l'acquisition du « je » et du mensonge, la psyché est en effet de nature collective. Un enfant de moins de trois ans est tour à tour lui et la personne qui s'occupe de lui. Il est « moi-papa », « moi-maman » ou « moi-ma grande sœur ». Dans son texte, Freud associe la psyché collective à une relation hypnotique semblable à celle qui est à

⁹ *Hantise et clinique de l'Autre*, Aubier-Flammarion, 1989.

¹⁰ Sigmund Freud, *Essais de psychanalyse*, Payot, 1999.

l'œuvre dans l'amour, mais comme il ne s'est guère penché sur la psyché du bébé qu'il a relégué sous la « barrière du refoulement originel », son élaboration s'est arrêtée là

Q : – *Comment vous réussissez à concilier une position de psychanalyste par rapport à un patient et, dans un stage sur la mort, une position qui se rapproche très fort d'une position de chaman ?*

– Probablement parce que je ne me prends pas pour un chaman. Dans ces stages, je me limite à offrir à mes clients des outils que je me suis moi-même donnés et qui ont été pour moi des outils d'après cure. Si je peux faire du chamanisme avec eux, c'est peut-être parce que, contrairement à d'autres thérapeutes, je n'ai aucun problème avec ma « nudité mentale ». Si le chamanisme permet à mes clients de me percevoir différemment, cela ne me gêne pas. J'ai par exemple proposé ces stages à l'une de mes clientes qui possède d'assez fortes facultés médiumniques. À la fin du premier, elle me saute dessus et me dit : « j'ai vu l'enfant en vous. Est-ce que je peux vous embrasser ? » Que mes clients puissent voir ce genre de chose, en moi, ne me gêne pas, alors que si cela me gênait, je ne pourrais bien sûr pas faire ce travail.

Q : – *Est-ce que vous pensez qu'il est important d'importer d'autres modes de culture, des rituels soit amérindiens, soit d'origine asiatique alors même que dans notre culture nous avons des rituels équivalents ? J'anime aussi des stages de constellations familiales ou ce type de travail semble se faire avec une grande facilité selon d'autres formes de rituels mais sans qu'on fasse intervenir quelque chose de l'ordre de ces Indiens.*

– Dans ces stages, je ne privilégie pas plus la spiritualité des Indiens que celle du texte biblique, qui y occupe d'ailleurs une place importante. Ce qui m'intéresse dans le chamanisme est ce qu'on a appelé « Dieu », c'est-à-dire le mystère de ce nous sommes et de la conscience humaine. Je ne sais pas vous répondre autrement que personnellement. Ce qui me motive est d'avoir fait une cure particulièrement longue sans pouvoir y mettre à jour la façon dont la mort s'est présentée dans mon enfance, alors que le chamanisme m'a permis, au sortir d'un stage, de rencontrer la Grande Lumière. Ce qui est une expérience assez fabuleuse qui fait que, depuis, je ne me sens plus orphelin. Sur ces questions, il faut quand même se rendre compte que la psychanalyse produit des individus incultes, c'est-à-dire des gens prétentieux qui pensent tout savoir, mais qui ignorent totalement la richesse des savoirs anciens. Dans le domaine de l'esprit, je pense au contraire que nous avons tout intérêt à aller chercher notre savoir chez les Anciens. Qu'est-ce que le spirituel ? C'est la façon dont l'esprit se construit, grandit et évolue. Devons-nous donc continuer à considérer l'Au-delà comme la propriété des religieux ? Avons-nous le droit de le prendre pour objet d'étude ? Ou faut-il, comme l'a fait la psychanalyse freudienne, continuer à ignorer cette question pour préserver le vernis faussement scientifique que Freud a voulu lui donner ? L'être humain est conscient de sa mort. C'est son privilège et sa difficulté. Ce n'est pas, comme pour les autres mammifères, l'arrivée du printemps qui détermine sa reproduction, mais son désir. Voilà ce qui fait que l'on ne peut vivre sans se donner un savoir sur la mort, et ceci est pour moi une question clinique.

Q : – *Est-ce qu'il vous serait possible de parler un peu plus de l'hygiène du souffle dans l'accompagnement de la mort ?*

– L'hygiène du souffle dans l'accompagnement des mourants, je ne sais pas. Je connais l'hygiène des souffles dans la sexualité, mais au niveau des mourants, je ne peux vous répondre. Il me semble toutefois que l'hygiène de la mort est plus une hygiène de la parole qu'une hygiène du souffle, au sens de ce qu'en a expliqué Elisabeth Kübler-Ross. Une des choses qui m'a aidé à le comprendre est la demande que m'a adressée, juste avant de mourir mon premier analyste, Georges Mauco, qui m'a analysé enfant. Il a voulu me voir pour me parler de choses qui, d'une certaine façon, l'empêchaient de mourir : le fait qu'il n'avait pas parlé de son homosexualité dans son autobiographie. Il voulait que quelqu'un le sache. Je lui ai demandé : « mais pourquoi voulez-vous que ce soit moi ? » Alors qu'il était didacticien à la Société Française et qu'il avait passé sa vie dans la bureaucratie institutionnelle, il m'a répondu : « Parce que vous êtes le seul analyste que je connaisse qui ait dit non à l'institution ». J'ai donc écouté ce qu'il avait à dire. Comme il m'a demandé de lire les textes qu'il avait écrits sur son propre cas, nous nous sommes revus et je lui ai dit ce que j'en pensais. Tout d'abord, que son analyste, Laforgue, l'avait utilisé au lieu de l'analyser, car il travaillait à Matignon avec le général De Gaulle, que cela lui avait permis de fonder le Centre Claude Bernard où j'ai été analysé enfant, mais avait, en retour, fortement perturbé son travail d'analysant. Ensuite, que son amitié avec la Princesse Marie Bonaparte n'était pas liée au fait qu'ils n'étaient médecins ni l'un ni l'autre, comme il me l'avait dit, mais qu'elle venait du fait que, malgré leurs analyses, tous deux continuaient à souffrir dans leur sexualité, elle avec les diverses opérations du clitoris qu'elle a subi dans l'espoir de mettre un terme à sa frigidité vaginale, lui avec son homosexualité qui était une chose interdite dans la Société d'analystes dont il faisait partie. Ce qu'il a confirmé. Enfin, je lui ai dit ce que je pensais du travail de Laforgue : qu'il n'avait, en fait, jamais analysé ses rêves. Et, reprenant les textes qu'il m'avait demandé de lire, je lui ai donc montré comment je les lui aurais analysés. Cet entretien était très sympathique. À un moment il s'est demandé si cela remettait en cause tout ce qu'il avait écrit. Je lui ai dit « Non, ça le prolonge » et il a acquiescé. Quelques semaines plus tard, on m'a annoncé sa mort. Je savais qu'il était mort

Le Jardin d'idées

7 rue Dedouvre 94250 Gentilly - Site : <http://www.jardindidees.org>

E-Mail : secretaire@jardindidees.org

tranquille, et c'est comme cela que j'ai compris que l'hygiène de la mort est une hygiène de la parole : qu'on ne peut pas bien mourir si l'on part en gardant quelque chose sur le cœur.

Q : – *J'aimerais revenir sur la question des constellations familiales, est-ce que vous pensez que cela ne pourrait pas être une manière d'accompagner les mal-morts de la même manière que le chamanisme ?*

– Le problème que j'ai rencontré avec les constellations familiales est que j'y ai eu une expérience assez désagréable. Le premier chaman avec qui j'ai travaillé, Daan van Kampenhout, a longuement travaillé avec Bert Hellinger, ce dont il a fait un livre¹¹ qui sera bientôt traduit en France. Il nous a donc proposé de faire un stage avec une femme formée par Hellinger. Malheureusement, cela a été une vraie catastrophe. Il y avait plusieurs psychanalystes dans ce stage et, comme cette thérapeute n'a pas su répondre à leurs questions, ça l'a complètement déprimée. Elle était logée chez la mère de mes enfants qui a eu un mal fou à lui remonter le moral. En fait, l'un des psychanalystes présents lui avait demandé pourquoi, alors qu'il incarnait un grand-père dans l'une des constellations, elle ne l'avait pas interrogé sur ce qu'il avait ressenti. Elle lui a répondu assez maladroitement qu'il était là pour faire de la figuration. Cela en a fâché un autre qui lui a dit qu'elle « écrasait le transgénérationnel dans l'horizontal ». Il a poursuivi en assimilant son travail à de l'analyse systémique et lui a expliqué ce qu'en disait Françoise Dolto. Françoise Dolto trouvait en effet que l'analyse systémique était dangereuse pour les enfants, car la famille y est confrontée à deux thérapeutes qui y occupent, au niveau du transfert, un rôle parental, ce qui fait que les enfants et les parents s'y retrouvent dans la même horizontalité au lieu de pouvoir faire leur oedipe. Bref, tout cela a fait que, le lendemain matin, au réveil, cette thérapeute était en larmes. Voilà pourquoi je suis mal placé pour vous répondre : je n'ai pas rencontré Hellinger lui-même et l'expérience que j'en ai eu n'est pas suffisante pour pouvoir en parler. Les protocoles de travail que nous avons mis en place au Jardin d'idées sont assez différents de celui d'Hellinger, mais j'ai des amis qui ont fait un travail très satisfaisant avec lui, et donc tout est ouvert. Chacun doit trouver l'endroit et l'outil les plus appropriés pour lui.

¹¹ Daan van Kampenhout, *Images of the Soul*, Carl-Auer-Systeme Verlag 2001.